

Aussi, quoique saoul, Jean ne put fermer l'œil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent de nord s'éleva qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

—Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante : vous êtes plus ménager que moi, vous soufflez ma chandelle.

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas longtemps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes, et, pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher.

En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur une tête chauve et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans. Puis, quand ce tapage effrayant eut cessé, ce fut autre chose. Des feux-follets bleus, verts, rouges se mirent à danser et courir sur le toit, d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleurer la figure du pauvre ivrogne, au point qu'ils lui rousèrent un peu la chevelure et la barbe.

Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds au moins, rôdait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux droit à pic sur la tête comme des broches à tricoter.

Il essaya plusieurs fois de se relever pour prendre sa course vers les maisons ; mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épouvantes de la nuit avaient disparu.

Avec la clarté, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant, il lui restait une certaine *soulerie* qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eut pas plus tôt lampé deux ou trois bons verres, qu'il redevint gouailleur comme la veille et se mit à défigurer tous les revenants et tous les loup-garous du monde de venir lui faire peur.

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcelé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine défiance. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente... son esprit n'était pas en repos. Mais, comme l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons, où l'on n'aurait pas manqué de le railler, il coucha bravement au moulin—non toutefois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit. Jean se flattait que les scènes de la veille ne se renouvelleraient pas, et qu'il pouvait compter sur un bon somme. Mais, ding ! ding ! le douzième tintement de l'horloge n'avait pas fini de résonner, que le tapage recommença. Pan ! un coup de poing ici ; boum ! un coup de pied là... puis des lamentations !... puis des grincements de chaînes !... puis des éclats de rires... des chuchotements... des lueurs soudaines... des souffles étranges qui passaient dans la chambre... un charivari à faire mourir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa faux, et, jurant comme un possédé, il fureta dans tous les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais, chose curieuse, quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu'il venait de quitter.

C'était à en devenir fou. De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa tête—ce qui ne l'empêcha pas de grelotter la fièvre tout le reste de la nuit.

Cela dura ainsi pendant une semaine. Le soir de la huitième journée—qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint—Jean veillait encore seul au moulin. Il n'avait pas été à la messe, sous prétexte qu'il faisait trop mauvais, aimant mieux

passer son temps à *buvasser* et braver le bon Dieu.

Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée.

Au dehors, le vent de nord-est faisait rage, fouettant les vitres avec une petite pluie fine qui durait depuis le matin. Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété. La chandelle fumait, laissant retomber sur le suif le bout de sa longue mèche charbonnée. Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures. Jean Plante tressaillit et fit mine de se lever. Mais l'orgueil le fit retomber sur sa chaise.

—Il ne sera pas dit que je céderai... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !... non, je n'ai peur de rien !

Et il se versa à boire d'un air de défi. Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups : ding ! ding ! ding !...

Jean ne bougea pas. Il comptait les coups et regardait partout, les yeux grands comme des piastres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violemment la porte, et le grand chien roux de la première nuit entra.

Il s'assit sur son derrière près du chambranle et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se mirèrent comme ça—le premier, plein d'épouvante et les cheveux droits sur la tête, le second, calme et menaçant.

A la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva et voulut moucher la chandelle pour mieux voir.

La chandelle s'éteignit sous ses doigts. Jean chercha vite un paquet d'allumettes qui devait se trouver sur la table. Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et commença à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des tisons, et il les tenait toujours fixés sur le meunier.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas de Jean, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faux.

—C'est un loup-garou ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonnerre, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant entre ses doigts une allumette enflammée. Le grand chien avait disparu !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

—Ah ! ça ! dit-il, qu'est-ce que tu faisais donc là, à la noirceur ?... Deviendrais-tu fou, par hasard ?

Jean, livide et hagard, ne répondait pas. Il regardait Thomas à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

—Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? demanda-t-il enfin d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

—On me l'a coupée ! répondit durement Thomas.

Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien encore saignant.

—C'était donc toi ! murmura-t-il. Et, portant la main à son front, il éclata de rire.

Jean Plante était fou !

V.-EUGÈNE DICK.

Château-Richer, août 1879.

LE LATIN APPRIS DANS UNE LEÇON

TRADUCTIONS AMUSANTES

Tous les mots latins sont dérivés du français et subissent en passant de cette langue dans l'autre, une très légère modification orthographique. Exemple : *Plaudite cives* ! ce qui veut dire : "applaudissez, voilà le civet !" ou bien : *nec pluribus impar*, "ne pleurez plus dans le parc," ou encore : *tot capita, tot sensus*, "autant de capitaux, autant de sangsues." Vous voyez, rien n'est plus simple. Au premier abord, la phrase latine éblouit, embarrasse, fait rêver. Relisez-la sans crainte et la traduction vous viendra toute seule à l'esprit, le plus naturellement du monde. C'est l'affaire d'un instant.

L'avantage du latin, ce qui constitue une ressource précieuse pour l'écrivain, c'est sa concision, sa netteté. Un mot souvent renferme toute une phrase. Une lettre, une seule lettre de cette merveilleuse langue peut signifier un tas de choses. La voyelle *I*, par exemple, veut dire en latin : "Mais, marchez donc !" Quinze lettres françaises, trois mots, une phrase entière, remplacés par ce simple petit signe *I*. N'est-ce pas miraculeux ? Aussi les charretiers eux-mêmes parlent latin, quand ils disent à leurs bêtes : *U* ! Croyez-vous qu'elles comprendraient, si l'automédon leur criait en français : "Mais voulez-vous donc marcher !" Oh ! que nenni !

Plusieurs langues, du reste, partagent avec le latin ce précieux mérite de quintessencier les choses. Voyez le turc ! Lorsque M. Jourdain s'essaie à parler turc dans sa famille et qu'il dit à ses gens : *Mamamouchi* ! c'est exactement comme s'il disait : "Allez prévenir ma fille que les violons sont commandés, et que tout est disposé pour la cérémonie de ses nocces." Oui, vraiment, *mamamouchi* contient tout cela. Mais revenons au latin.

* *

Vous rencontrez souvent dans les livres, les journaux, des tranches de latin. C'est le parfum de l'ouvrage, absolument comme les citations de truffes sont l'arôme du pâté de foie. Goûtez-y, cela vous semblera parfait. Mais, de même que les truffes du pâté sont toujours semblables, les petites rouelles de latin dont nous assaisonnons nos écrits ne varient guère, et leur collection constitue une sorte de fonds de roulement, sur lequel ont vécu, vivent et vivront tous les littérateurs passés, présents et futurs. J'ai promis de vous infuser ma science et je tiens parole. En cinq minutes, vous serez aussi bonne latiniste que le dernier académicien venu.

Après l'attentat de Louvel, Louis XVIII, qui était un lettré, dit à Dupuytren et à ses courtisans qui lui prodiguaient ses consolations : *Macte animo* ! — "Tiens ! fit un fâcheux à un de ses voisins, qu'a donc Sa Majesté ce matin ? Elle nous dit : Marchez, animaux !" — Vous voyez comme cela est simple.

Sur les rideaux de théâtre vous avez souvent lu cette formule : *Ridendo castigat mores*. Traduisez : "Le rideau cache les murs." N'est-ce pas limpide ?

Au dessert, entre le champagne et les gâteaux, cette phrase lancée par un convive a frappé votre oreille : *Miscuit utile dulci*. Allons, ne soyez pas embarrassée : "Des biscuits au petit lait durci." C'est parfait, et vous êtes déjà d'une belle force.

Jouez-vous ? Un partner dira peut-être : *Timeo Danaos et dona ferentes*. "Je crains les grecs surtout lorsqu'ils ont la donne." Vous prenez un journal : *Est modus in rebus*. "La mode est aux rebus." Allez-vous au café, le garçon vous sert un verre vide et un plateau : *Amicus plateau, sed magis amica demi-tasse*. Un de vos amis arrive. En le voyant, sa femme s'écrie : *Tu quoque* ! Ici, permettez-moi de ne pas traduire...

* *

En vérité, dites-vous, le latin, ce n'est que ça ! — Pas autre chose. Y a-t-il donc

de quoi tant épouvanter les dames ? Mais achevons notre leçon.

Dans un cimetière du Midi, je rencontrai un jour cette épithaphe latine : *H. J. Belli tremor, decus pacis, mortalium honor*. Certes, la phrase est abrupte. L'élève que j'avais amené dans le champ des morts éprouva quelque embarras, comme vous aujourd'hui, madame—ou mademoiselle, on n'a jamais pu savoir—et je le vis hésiter.

Un petit effort, allons ! Il traduisit enfin : "Le bélétre est mort ; il n'avait pas six écus ; mort à Lyon, au Nord." Bravo, parfait ! Et j'applaudis, si fort même que le "bélétre" se fût réveillé, si depuis longtemps la terre n'eût changé ses os en cette poussière que nous devons être un jour, hélas ! *Et in pulverem reverteris* !...

Je ne voudrais pas terminer sur ce mot si triste notre bavardage latin. Aussi bien j'ai encore deux ou trois locutions à vous expliquer. Vous déplairait-il qu'elles soient folâtres. Ma foi ! je me risque : *Alea jactas est* !

César dit dans ses commentaires : *Deinde venerunt summa diligentia*, ce qu'on traduit aisément par : "les dindes se vénérent au sommet de la diligence !" Phédre raconte qu'un *Gallus*, *escam querens, margaritam reperit*, c'est-à-dire "un Gaulois, flânant sur l'Escaut, rencontra Marguerite." Alexandre Dumas, l'inépuisable conteur, parle d'une auberge de village dont l'enseigne le frappa. Sur le tableau figurait un couple à la Fragonard, avec cette devise : *O deus amen* ! Révolté, le père des Mousquetaires reproche à l'aubergiste l'impropriété de sa citation latine.—Mais, mon bon monsieur, réplique l'homme, je n'y vois rien d'irreligieux. Il y a simplement sur mon enseigne : "Aux deux amants."

Voilà tout le latin, madame. Vous connaissez à présent les arcanes de cette langue divine ; et comme vous êtes aussi forte que moi, vous me permettrez d'écrire au bas de ces lignes, sans en expliquer le sens très-limpide, ces mots que je vous ai trop fait attendre : *Finis coronat opus*.

UN ACADÉMICIEN (d'Etampes).

VARIÉTÉS

Dans un restaurant :

—Garçon, sentez donc ce poisson !... Osez-vous bien servir cela sur une table ?

Le garçon, avec bonhomie :

—Monsieur, on n'a pas idée de ça : par cette chaleur, le poisson est gâté pour ainsi dire... avant d'être pêché.

* *

—Vous ne pourriez pas me prêter cinq louis ? —Oh ! je le pourrais, mais je ne voudrais pas !

—Croyez-vous donc que je ne voudrais pas vous les rendre ?

—Oh si ! vous le voudriez bien, mais vous ne pourriez pas !

* *

Fin de conversation entre deux jeunes gens.

—Oui, mon cher, voilà tout à coup cette vieille Putiphar qui fond sur moi, comme le vautour sur sa proie !

* *

Question à Mme C... : A quoi la femme reconnaît-elle l'amour qu'elle inspire ?

—A l'esprit qu'elle donne et aux bêtises qu'elle fait faire.

La femme a-t-elle plus d'esprit que l'homme ? —Oui, toutes les fois qu'elle lui fait perdre la tête.

* *

La famille est réunie autour de la table.

—Ah ! dit la maman, Paul commence à devenir raisonnable. Il en est temps, du reste, car il marche sur ses onze ans.

—Et moi, interroge la petite Louise, qui a quatre ans, sur quoi est-ce que je marche, petite mère ?